

—Chère madame, avait répondu madame de Pernissan d'un ton indéfinissable, chez moi, il y a un maître, voilà tout !

Et parfois la vieille dame se demandait si elle se trompait beaucoup en affublant, dans sa pensée, ce maître mystérieux de jupes et de volants.

Le Salon de 186., qui s'ouvrait au milieu de l'empressement public, n'était pas beaucoup plus remarquable que ceux des années précédentes. Les chefs-d'œuvre y étaient clair-semés. Les toiles gracieuses abondaient ; les portraits faisaient attroupement, et nombre de peintres de mérite sacrifiaient au goût du jour en exposant une déplorable variété de femmes aussi peu vêtues que possible.

Les toilettes élégantes s'entassaient dans les salles mal aérées du palais de l'Industrie. La foule était énorme. On respirait un indescriptible mélange des parfums les plus divers, depuis la *veloutine* subtile de la petite dame, jusqu'au cosmétique violent du provincial, en passant par la sueur des Allemandes.

Au dehors, un orage se préparait dans un ciel chargé d'électricité.

Cette atmosphère devint peu à peu si irrespirable que, vers trois heures, une dame se trouva mal.

Comme elle était jeune, d'apparence robuste, et que, emportée par trois messieurs complaisants, elle formait un tableau de genre plus réussi que tous ceux qui pendaient aux murs, un demi-douzaine de charmantes personnes, plus délicates ou non moins avisées, s'affaissèrent en même temps dans les bras de leurs cavaliers.

On s'empressa, on détacha les voilettes, on coupa les rubans, on apporta des seils.

Des admirateurs de hasard, que la flânerie retenait dans le sillage des belles pâmées, déployèrent un zèle capable de racheter leur utilité habituelle.

Ce fut un petit brouhaha du meilleur genre, qui autorisa les poses les plus coquettes et les empressements les moins suspects. Il s'ensuivit une sorte de panique. Les femmes qui ne tenaient pas à prendre part à cette habile mise en scène craignirent de succomber à la chaleur, en dépit de leur volonté.

Tout ce qui trouva une voiture s'échappa d'autant plus vite que l'orage commençait.

La circulation redevint possible dans salles allégées de ce trop-plein de visiteurs. Un peu d'air frais monta du dehors, et les véritables amateurs de peinture purent enfin s'adonner à l'examen sérieux des œuvres nouvelles.

Madame de Sandry tomba en extase devant un des portraits de Carolus Duran, un de ceux qui devaient commencer sa réputation.

Cette recherche du détail, cette hardiesse de couleur qui surprenaient déjà dans les travaux du jeune maître séduisaient son imagination éprise d'illusions, de clarté et de clinquant.

M. de Thièblemont, quoique de sentiments très humains et d'humeur peu belliqueuse, avait voué un culte aux scènes de la vie militaire.

(La suite au prochain numéro)

## LE MONDE ACADÉMIEN

(Voir gravure)

Mgr Perraud, évêque d'Autun, vient d'être admis à l'Académie Française. Voici quelques renseignements sur ce prélat.

«...Connaissez-vous Mgr Perraud ? l'avez-vous vu ? l'avez-vous entendu ? m'écrivit un des maîtres de conférences de l'école normale les plus distingués auquel je demandais quelques souvenirs. C'est une physiologie dont il est difficile de se faire une idée d'après des indications que ne vivifierait pas la vue, si je puis ainsi parler...»

Rien de plus juste que cette remarque et si je l'ai bien comprise, en voici l'explication :

L'évêque d'Autun est comme les peuples heureux ; il n'a pas d'histoire. Sa vie est simple, correcte, sans éclat—si par éclat on entend le bruit, le fracas, le faste, le besoin d'emplier le monde de son tapage—mais non sans mérite et sans dignité. On sent, rien qu'à le voir, et ce sentiment devient plus vif quand on le fréquente ou qu'on le lit, qu'il a horreur de « *provoquer la curiosité du public*, » de se servir de « *formules retentissantes et de mots à sensation*. » Il est écrivain, orateur et déteste « *les emphases oratoires*. » Ce n'est pas qu'il dédaigne les agréments du style, ni les ressources de l'érudition, ni la pureté de la langue, mais il veut que ces parures n'ornent que des idées justes, vraies, honnêtes. Je crois qu'il cherche plus à convaincre qu'à émouvoir, et que quand il émeut, c'est plus par la puissance de l'idée, que par le charme de sa phrase ou la chaleur de son débit.

Dernièrement, mourait à Autun un homme dans une situation élevée, dont la vie présageait la fin la plus triste. L'évêque vint lui rendre visite. Il trouva un malade que la paralysie clouait sur son lit, mais dont elle avait respecté l'intelligence et la volonté. Tout autre se serait découragé devant un parti-pris, qui paraissait inébranlable. L'évêque espéra contre toute espérance. Il sut se faire accepter. Ces prévenances, le charme de sa parole si sobre, si élégante, si convaincue eurent raison de cette âme plus égarée que rebelle.

Le malade lui-même pria l'évêque de l'entendre en confession, et mourut, offrant dans sa mort le spectacle d'une piété rare jointe à un sincère repentir.

Sans doute ce trait appartient à la vie de beaucoup de prêtres, de beaucoup d'évêques. Si je le raconte de Mgr Perraud, c'est moins parce qu'il est saillant que parce qu'il est ordinaire. L'évêque d'Autun, en effet, est orateur, écrivain, savant, homme du monde et homme d'esprit, mais il estimerait tout cela peu de chose, si ces dons admirables qu'il a reçus du ciel ne l'aidaient pas à être un bon pasteur dans toute l'acception du mot et s'ils ne servaient qu'à son avancement, à sa fortune, à sa renommée, au lieu de gagner des âmes

à Dieu. Voilà pourquoi on le trouve partout où il y a une souffrance à soulager, une âme à guérir. « Que de fois, m'écrivit un de ses diocésains, que de fois n'est-il pas arrivé à l'improviste, chez de pauvres diables dont il avait appris la maladie et que personne ne visitait ! » — « Aussi, m'écrivit le comte de G.,... tout le monde l'aime, tout le monde le respecte, ses adversaires eux-mêmes ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer de l'élévation de son caractère, de la conviction de sa vie, ou de son talent d'écrivain et d'orateur. » — « Et cependant, me disait avec une petite pointe de mélancolie un de ses familiers, il vit à Autun très retiré, plutôt en religieux qu'en seigneur... »

\* \*

N'est-ce vraiment pas là la vie de l'homme heureux qui n'a pas d'histoire, de l'homme qui sait être quelqu'un sans chercher à le paraître, de l'homme qui fait figure sans chercher à se farder ?

J'ai sous les yeux la protestation qu'il formula lors de l'exécution des décrets à Autun. En ces temps, où même du côté du bon droit, la modération fait trop souvent défaut, les paroles de l'évêque d'Autun sont empreintes d'une charité et d'un patriotisme éclairés. Il me semble que si Bossuet, Fénelon, Massillon s'étaient trouvés à ces exécutions, ils n'auraient pas eu plus de respect de soi-même, plus d'élévation dans le langage, de fermeté dans la tenue. Je viens de parcourir ses discours, ses mandements, ses appels à la conscience publique, j'y retrouve la même sobriété, la même modération, la même assurance. Ni formules retentissantes, ni mots à sensation, ni emphases oratoires, ni invectives, ni menaces, ni allusions blessantes, rien de cette exagération qui se dissipe, quand « par une soigneuse analyse on ramène aux proportions d'une rigoureuse exactitude les pensées et les expressions d'un auteur. » Tout y est vrai, tout y est, sans qu'on puisse y reprendre un mot. *Episcopum irreprehensibilem, non litigiosum*. Relisez son discours prononcé à Sainte-Clothilde : *La laïcisation de l'enseignement* ; son instruction pastorale pour le carême de 1882 : *Les droits et les devoirs des parents* ; sa brochure : *La critique intransigeante* ; son dernier appel à la conscience publique : *Dieu, hors la loi*, vous retrouverez toujours le même grand patriote, le même grand évêque, dont le cœur se dégonfle, sans que la charité soit jamais blessée. C'est un croyant, non un fanatique. C'est un serviteur de la France et de l'Eglise, non un homme de parti : voilà pourquoi il n'a pas d'histoire, pourquoi dans l'épiscopat français il occupe un rang élevé, pourquoi on l'aime, on l'estime.

Je laisse à d'autres, Monseigneur, le soin de réveiller les souvenirs de votre passé, de rappeler que fils de militaire, élève du lycée Saint-Louis, vous appartenez à cette promotion de l'Ecole normale d'octobre 1847, qui avant de former des professeurs, dut improviser des soldats. Grâce à Dieu, je veux espérer que nous ne verrons plus ces temps où les Normaliens durent se partager, pendant trois mois, le service militaire à Paris avec les élèves de l'école polytechnique et de Saint-Cyr, et où en compagnie de Georges Perrot, d'About, du regretté Thenon, de Taine, de Weiss, vous montiez prosaïquement la garde pour protéger les pères de famille contre les sectaires de Louis Blanc, et les socialistes de 1848. Ces mêmes pères de famille ont besoin, Monseigneur, que vous les protégiez aujourd'hui contre leurs propres enfants, dont la plupart sont atteints des folies athée, démocratique, et autres folies aussi peu patriotiques. Tout de même, l'Ecole Normale de l'année 1848 devait offrir un curieux spectacle d'autant plus que l'écho des querelles de la tribune et des agitations de la presse retentissait jusque derrière ses murs. Si ces murs pouvaient parler, ils diraient quelle part vous preniez à ces discussions qui se prolongeaient à la veillée, dans les salles d'étude, où les noms de Lamennais et de Proudhon étaient opposés à l'autorité d'Aristote et de Platon. Au reste vous avez vous-même raconté ces souvenirs de votre jeunesse, auxquels se mêle le nom de l'illustre abbé Gratry, lorsque vous avez rendu à Cambier, un de vos camarades de l'école, puis élève du séminaire d'Orléans, mort missionnaire en Chine, un dernier hommage, en prononçant son oraison funèbre. Ainsi dès l'Ecole Normale, Adolphe Perraud s'essayait aux luttes de la vie en se fortifiant dans la science et la foi.

\* \*

Quand la guerre éclata, le P. Perraud, oratorien depuis 1852, prêtre depuis 1855, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne depuis 1866, partit avec nos troupes comme aumônier volontaire de la sixième ambulance. On le vit au chevet des blessés, leur prodiguant les consolations de la religion, au point de compromettre sa santé : à Bruxelles, où on l'avait appelé pour prêcher en faveur de l'Œuvre des prisonniers de guerre, partout où son devoir l'appelait, sans jamais se départir de la modestie de sa vocation. Ainsi, le soldat, qui se tient au poste où son chef l'a placé, plus soucieux d'observer sa consigne que de recueillir des éloges et d'exploiter la faveur des puissants.

*Successus urgere suos, instare favori  
Numinis.*

Cette faveur, cependant, vient l'arracher à ses études

et à sa vie modeste. Déjà, en 1873, alors que l'évêché de Nevers était vacant, M. Benoist d'Azy, au nom de la députation de la Nièvre, était venu prier le ministre de leur donner le P. Perraud pour évêque. Une certaine presse qui s'intitule, on ne sait trop pourquoi, presse ultramontaine, presse catholique, s'était acharnée après la personne du P. Perraud, et le dénonçait comme un libéral. L'évêque de Rhodéz, qui avait été le collègue du P. Perraud à la Sorbonne, lui écrivit pour lui demander ce qu'il y avait de vrai dans les bruits qui couraient sur son compte. Le P. Perraud lui répondit, à la date du 16 mars 1873, la lettre suivante :

« ..... Je ne tiens à aucun évêché en général... mais « je tiens et ai le droit de tenir à l'intégrité de mon « nom, et j'aimerais mieux être toute ma vie dernier « vicaire de la dernière paroisse de France que de voir « mon nom discuté et exposé, dans une polémique, à « être compromis... Il ne m'en coûtera nullement de « demeurer dans mon obscurité, et je ne voudrais pas « pour tout au monde être imposé de haute lutte. Dans « ce cas, je me vengerais de ceux qui me croiraient hostile au Saint-Siège en priant beaucoup pour eux et « en travaillant davantage pour lui... »

« ADOLPHE PERRAUD,  
« Prêtre de l'Oratoire. »

Un an après, un décret en date du 10 janvier 1874, l'appela sur le siège du trop fameux Talleyrand.

Ce fut en vain que cette même faveur voulut, au commencement de 1876, l'arracher à Autun pour le couronner archevêque de Lyon. Le maréchal de MacMahon, son diocésain, le ministre, M. Wallon, son ancien maître à l'Ecole Normale, son directeur spirituel, le P. Petitot, lui conseillaient chaudement d'accepter. L'évêque d'Autun résista à toutes ces sollicitations. Il aimait déjà Autun, auquel il se croyait lié par les œuvres qu'il avait fondées et il lui semblait indigne de lui de rompre des liens qu'il jugeait éternels. Un instant, le gouvernement avait songé à offrir ce siège à l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup ; l'âge du prélat arrêta les négociations. Mgr Perraud crut pouvoir recommander plusieurs candidats, mais ne cessa de refuser pour lui. Autun est le poste qui lui a été confié, il veut le garder et ne le quitter qu'avec la vie. Aussi bien comprend-on que l'évêque de Rhodéz ait pu écrire de Mgr Perraud : « En des temps comme les nôtres, il faut à l'Eglise de France des hommes qui parlent et qui écrivent, tout en édifiant les peuples par les qualités sacerdotales les plus élevées. »

Je tais les grandes œuvres oratoires de l'évêque d'Autun : son incomparable ouvrage sur *l'Irlande*, dont il s'est constitué le défenseur ; son tribut de filiale affection à sa famille religieuse : *l'Oratoire au dix-septième et au dix-neuvième siècles* ; son cri d'espérance à la suite de nos revers : *les Paroles de l'Heure présente* ; ses oraisons funèbres du P. Gratry, de Mgr Darboy, du P. Captier, parce que je craindrais de déflorer ces chefs-d'œuvre en les analysant.

C'est à l'Académie française, d'ailleurs, de saluer, comme elle sait le faire, le nouvel immortal auquel elle ouvre ses portes, c'est à elle de justifier l'honneur qu'elle fait au clergé dans la personne de l'évêque d'Autun, en élevant ses éloges à la hauteur du mérite qu'elle récompense.

Les droguistes qui distribuent le grand remède, *l'Huile de St-Jacob*, font de bien belles affaires. L'un d'eux nous disait dernièrement que bien que les ventes furent considérables au commencement, elles ont redoublées depuis. Le public a confiance dans cette huile, et ce n'est pas sans raison, ses qualités curatives sont hautement reconnues et appréciées.

### Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

**\$200 de récompense.**— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les « Amers de Houblon. » Quiconque débitait aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.